

**BENOÎT
PEETERS**



Valéry

TENTER DE VIVRE

Flammarion

Paul Valéry est bien autre chose que ce que la postérité a fait de lui.

Derrière l'académicien aux éternelles moustaches se cache un penseur qui, toute sa vie, de silences en éclats, s'est débattu avec son désir de littérature. Derrière le disciple de Mallarmé, le poète glorieux et le contempteur du roman, voici un prosateur à la langue superbe, énergique et multiforme. Derrière l'écrivain mondain, c'est un homme désargenté, contraint, pour « faire bouillir la marmite », de servir un vieillard des décennies durant ou de monnayer ses propres manuscrits. Derrière le pur esprit, on découvre l'ami exigeant de Gide et de Louÿs, mais aussi un amant fragile et brûlant dans sa liaison tourmentée avec Catherine Pozzi ou ses passions pour Renée Vautier et Jeanne Loviton.

Les funérailles nationales du 25 juillet 1945 furent celles d'un homme au destin tragique, pour qui « tenter de vivre » ne fut pas que la moitié d'un vers.

Impénitent lecteur de Valéry, nourri d'archives et de correspondances inédites, Benoît Peeters nous livre le portrait empathique d'une des plus fascinantes figures d'écrivain qui ait jamais existé, et renouvelle avec brio la lecture de son œuvre.

Valéry

BENOÎT PEETERS

Scénariste de la célèbre série de bande dessinée *Les Cités obscures*, Benoît Peeters est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels les biographies de référence de Hergé et de Jacques Derrida (Flammarion, 2002 et 2010).

Flammarion

Valéry

DANS LA MÊME SÉRIE

Jean-Luc Marion, *Courbet ou la Peinture à l'œil*
Pierre Manent, *Montaigne, la vie sans loi*

Benoît Peeters

Valéry

Tenter de vivre

Flammarion

© Flammarion, 2014.
ISBN : 978-2-0813-3758-9

*« Voici un homme qui se présente à vous
comme rationaliste, froid, méthodique, etc.
Nous allons supposer qu'il est tout le contraire,
et que ce qu'il paraît est l'effet
de sa réaction contre ce qu'il est. »*

Paul Valéry, Mélange

*« On écrit la vie d'un homme.
Ses œuvres, ses actes.
Ce qu'il a dit, ce qu'on a dit de lui.
Mais le plus vécu de cette vie échappe.
Un rêve qu'il a fait ; une sensation singulière,
douleur locale, étonnement, regard ; des images favorites
ou obsédantes ; un air qui vient chanter en lui,
à tels moments d'absence ; tout cela est plus lui
que son histoire connaissable. »*

Paul Valéry, Mauvaises pensées et autres

POURQUOI VALÉRY

Le 7 avril 1942, à Paris, une jeune fille de 21 ans prend l'autobus 92 jusqu'à la place de l'Étoile, puis elle descend l'avenue Victor-Hugo. L'appréhension la gagne peu à peu. Au coin de la rue de Villejust, elle est brièvement prise de panique. « Il faut que je prenne les responsabilités de mes actes », se dit-elle. Comme dans un demi-rêve, elle sonne au numéro 40 et demande à la concierge si l'on n'a pas laissé un petit paquet à son attention. La concierge lui remet un livre, tout emballé de blanc, que la jeune fille ouvre sitôt la porte franchie :

Sur la page de garde, il y avait, écrit de la même écriture : « Exemple de mademoiselle Hélène Berr », et au-dessous : « Au réveil, si douce la lumière, et si beau ce bleu vivant. Paul Valéry ».

Et la joie m'a inondée, une joie qui venait confirmer ma confiance, qui s'harmonisait avec le joyeux soleil et le ciel bleu tout lavé au-dessus des nuages ouatés. Je suis rentrée à pied, avec un petit sentiment de triomphe à la pensée de ce que les parents diraient, et l'impression qu'au fond l'extraordinaire était le réel¹.

Hélène Berr mourra à Bergen-Belsen, en avril 1945, quelques jours avant la libération du camp. Son journal

– qui s’ouvre sur le récit de la visite rue de Villejust – ne sera publié qu’en 2008.

À Lyon, le 30 juillet 1942, un jeune résistant nommé Daniel Cordier devient le secrétaire de « Rex », alias Jean Moulin. Dans les conversations des deux hommes, il est souvent question de Paul Valéry. Jean Moulin admire particulièrement *Regards sur le monde actuel*, entre autres les essais « La Liberté de l’esprit » et « L’Europe ». Mais il considère aussi Valéry comme le plus grand poète français et peut réciter nombre de ses vers. Le 16 décembre 1942, Jean Moulin évoque devant Daniel Cordier les institutions qu’il conviendrait de mettre en place à la Libération. Si le président de la République est cantonné à un rôle symbolique, il serait bon, pense-t-il, de choisir un intellectuel. « Son rôle politique sera aussi effacé que celui de ses prédécesseurs, mais après ces années misérables, la France aura besoin de retrouver son éclat culturel. Pourquoi pas Paul Valéry ? Peut-on espérer mieux pour le rayonnement de la France² ? »

Valéry s’éteint peu après la fin de la guerre, le 20 juillet 1945. Quatre jours plus tard, son cercueil est porté solennellement de la place Victor-Hugo au Trocadéro avant d’être déposé sur un haut catafalque. Le 25 juillet sont célébrées les funérailles nationales, voulues par le général de Gaulle qui, comme Jean Moulin, le lisait et l’admirait depuis longtemps. Le même jour, André Gide, son ami de cinquante ans, lui rend hommage à la une du *Figaro* : « La mort de Paul Valéry n’endeuille pas seulement la France ; du monde entier s’élève la plainte de tous ceux que put atteindre sa voix. L’œuvre reste, il est vrai,

immortelle autant que peut prétendre à l'être une œuvre humaine et dont le rayonnement continuera de s'étendre à travers l'espace et le temps³. »

La gloire de Valéry semble alors aussi assurée que l'oubli et presque le dédain dans lesquels il est aujourd'hui tenu. Son éternelle moustache, son visage prématurément vieilli, son costume d'académicien, Monsieur Teste et le Cimetière marin, quatre inscriptions démesurées au fronton du palais de Chaillot, une Marquise qui sortit à cinq heures, l'avenir dans lequel nous entrons à reculons et les civilisations qui se savent maintenant mortelles, quelques citations ressassées devenues sujets d'examen : tout cela paraît loin de nous, à l'image des lycées d'autrefois et du Lagarde et Michard. Et si *L'Idée fixe* fait salle comble lorsque Pierre Arditi l'interprète, si Hayao Miyazaki rend superbement hommage au poète dans son film *Le vent se lève*, pour la plupart Paul Valéry est devenu synonyme de grisaille, de froideur et d'ennui. On ne le lit plus guère. Il ne semble même plus donner à penser.

Au cimetière de Sète, sa tombe elle-même est difficile à trouver. Je l'ai cherchée longtemps, par un après-midi brûlant, errant entre les allées désertées. Pas une flèche, pas une indication. Je l'ai longée sans la voir avant que le gardien me l'indique. Sur une pierre simple, on peut lire : « Famille Grassi », et cette mention à demi effacée : « Paul Valéry (30 octobre 1871 – 20 juillet 1945) ». On ne peut songer à une dernière demeure plus discrète.

Cet oubli de Valéry me désole, tant il me paraît injuste. Il est l'un de ces auteurs, pas si nombreux, qui n'ont jamais cessé de m'accompagner depuis l'adolescence. Je crois l'avoir lu d'abord dans cette jolie collection « Poésie-

Gallimard » que j'explorais méthodiquement. Sobrement intitulé *Poésies*, le volume rassemblait l'*Album de vers anciens* et *Charmes*, ainsi que les décevants *Amphion* et *Sémiramis*. Il n'y avait aucune préface et pas la moindre indication biographique, mais la petite photographie de couverture, déclinée en plusieurs couleurs, montrait un Valéry jeune, le regard haut, tel que l'avait photographié Pierre Louÿs. J'ai continué avec *Monsieur Teste*, *L'Idée fixe* et *Tel Quel*, avant de parcourir de manière plus désinvolte *Eupalinos* et les *Regards sur le monde actuel*. De *La Jeune Parque*, je ne connaissais que des fragments. De la masse immense des *Cahiers*, je ne savais à peu près rien.

En hypokhâgne, je suis revenu à Valéry à travers ce qu'en disaient Gérard Genette, Jacques Derrida, et surtout Jean Ricardou qui voyait en lui, sur bien des points, un précurseur du Nouveau Roman et de la modernité littéraire. Avoir beaucoup lu Valéry contribua à me faire manquer l'épreuve de français au concours de la rue d'Ulm : tout à ma joie d'être tombé sur une citation de lui (« Faut-il être naïf pour apercevoir une différence entre un roman réaliste et un conte bleu ! »), je lui consacrai l'essentiel de ma dissertation, m'égarant dans un long hors-sujet en évoquant sa résistance au genre romanesque.

Aux conversations parisiennes avec mon ami Jean-Christophe Cambier succédèrent bientôt, à Bruxelles, des discussions tout aussi passionnées avec Luc Dellisse, qui le premier me révéla, dans son article « La carrière de Monsieur Teste », l'existence matérielle de l'écrivain⁴. Le collectif *Valéry, pour quoi ?*, préparé avec l'équipe de la revue *Conséquences*, me donna l'occasion, en 1986, d'écrire un premier texte à son propos. Mais je voulais aller plus loin.

J'avais un peu plus de 30 ans et une douzaine de volumes publiés : quelques succès, quelques faux pas. Ce livre sur Paul Valéry, que personne ne m'avait commandé, que personne n'attendait de moi, m'offrait l'occasion d'un premier bilan, d'une confrontation à l'exigence littéraire et intellectuelle qu'il incarnait à mes yeux, non sans quelques paradoxes. La « vie d'écrivain » sur laquelle je m'interrogeais était pour moi une question brûlante.

À cette époque, il n'existait rien qui ressemblât à une biographie de Valéry, hormis les repères chronologiques proposés en 1957 par sa fille Agathe en ouverture du tome I de l'édition des *Œuvres* dans la Pléiade. Si précieuses fussent-elles, ces indications étaient plus que lacunaires. Les amours et les humeurs, l'affaire Dreyfus, les soucis d'argent et de carrière en avaient été quasi bannis. Plus de quarante ans après la mort de Valéry, bien des questions restaient taboues, comme s'il ne pouvait être autre chose qu'un ange ou un pur esprit. Mais le *Journal* de Catherine Pozzi venait de paraître, révélant dans toute son intensité une liaison longue et passionnelle jusqu'alors pieusement dissimulée par les valéryens estampillés.

Lorsque j'ai commencé mes recherches, bien des sources étaient inaccessibles. Mon premier texte avait déplu à la fille de l'écrivain, parce qu'il évoquait un peu trop à son goût l'intimité de Valéry. Soumis à son autorisation, l'accès aux archives de la BNF et de la bibliothèque Jacques-Doucet m'était pour l'essentiel refusé. Cela ne m'avait pas empêché d'exhumer de nombreux documents rares : témoignages anciens, articles oubliés, lettres publiées dans des éditions pour bibliophiles ou des catalogues de ventes publiques et même quelques manuscrits. *Paul Valéry, une vie d'écrivain ?* fut publié en 1989 et connut un certain écho.

Je n'en avais pas fini avec Valéry. Presque chaque fois que paraissait un nouveau livre à son propos, je m'empresais de l'acheter, quitte à remettre à plus tard sa lecture. Valéry continuait de faire partie de moi, plus que Mallarmé par exemple. Je n'avais pourtant pas pour son œuvre la même admiration que pour celles de Proust ou de Kafka. Je ne le relisais pas sans cesse. Mais il restait une figure familière, comme un compagnon de route.

J'y reviens, donc, vingt-cinq ans plus tard. J'en suis plus que jamais persuadé : Paul Valéry est bien autre chose que ce que la postérité a fait de lui. Si beaucoup de ses poèmes ont vieilli, sa poétique reste féconde. Ses proses, superbes, réservent de multiples surprises dans les registres les plus divers. Et ses *Cahiers*, au ton si libre, si moderne, sont loin d'avoir livré tous leurs secrets. Mais ce qui me fascine personnellement, au moins autant que son œuvre, c'est Paul Valéry lui-même. Son parcours me semble proposer l'une des plus fascinantes *figures* d'écrivain que l'on puisse imaginer. La radicalité de ses options, la netteté de ses contrastes en font une trajectoire véritablement romanesque, digne de ces écrivains imaginaires que mit en scène Henry James dans des nouvelles comme *L'Image dans le tapis* ou *La Leçon du maître*, puis Borges dans quelques-unes de ses plus fortes *Fictions*. Sur ce point au moins, je partage l'avis de Paul Léautaud qui déclara un jour de 1927 à l'auteur de *Variété* : « Vous avez eu l'aventure littéraire la plus extraordinaire. Je ne sais même pas si on ne peut pas dire qu'elle est unique. »

Voici un homme qui, très jeune, fait des débuts éblouissants : ami de Pierre Louÿs et d'André Gide, familier de Mallarmé, il publie ses premiers poèmes dans les meilleures revues du moment. Mais à 20 ans, après une

crise intime qui s'inscrira dans sa légende sous le nom de « nuit de Gênes », Valéry prend ses distances avec la poésie. Cinq ans plus tard, en 1896, il tourne le dos à la littérature, après avoir laissé paraître deux textes inoubliables : *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* et *La Soirée avec Monsieur Teste*. La mort de Mallarmé, en 1898, achève de l'éloigner du monde des lettres. De longues années durant, Valéry ne publie plus rien. Il se contente, « entre la lampe et le jour », de travailler à de mystérieux *Cahiers* qu'il ne donne à lire à personne, avant de se morfondre au ministère de la Guerre, puis comme secrétaire d'un vieillard impotent.

Le nom de Valéry, pourtant, ne disparaît pas tout à fait. Plusieurs anthologies reprennent ses poèmes et *La Soirée avec Monsieur Teste*. Comme naguère celui de Mallarmé pour les lecteurs d'*À Rebours*, le mythe Valéry se forme dans la tête de quelques jeunes littérateurs. Aux yeux d'André Breton, le Valéry de 1914 a l'aura d'un nouveau Rimbaud : ennobli par les années de silence et imprudemment identifié à Monsieur Teste, il lui apparaît comme la figure même de l'idéal, « l'homme tournant le dos, un beau jour, à son œuvre, comme si, certains sommets atteints, elle repoussait en quelque sorte son créateur ».

Cette image, pourtant, n'est pas destinée à durer. En 1912, sur une suggestion de Gide, Valéry a repris ses vers anciens. Voulant leur ajouter une nouvelle pièce, il travaille intensément à ce qui deviendra *La Jeune Parque*. L'étonnant dans le revirement qui arrive, c'est sa soudaineté et son ampleur. Valéry est un homme du tout ou rien : dès lors que l'irréparable s'est produit, maintenir les barrières n'aurait plus le moindre sens à ses yeux. En quelques mois, l'homme du silence devient l'un des

acteurs les plus présents de la scène littéraire. À la radicalité du refus succède une acceptation que l'on serait tenté de dire absolue.

Dès le début des années vingt, la gloire s'empare du nom de Valéry, une gloire immense qu'on peut à peine se représenter aujourd'hui. Entre la publication de *La Jeune Parque* et la consécration de son auteur comme plus grand poète vivant et académicien, il n'y a que sept ou huit ans. On pourrait croire que Valéry a perdu de longues années, mais, en termes de carrière, il les a rattrapées tout de suite. Marié, père de trois enfants, et dénué de toute fortune, Paul Valéry n'a pas le choix. La mort de son patron, en 1922, le contraint à embrasser « la détestable profession d'homme de lettres ». Il va l'assumer à sa façon, dans un curieux mélange d'exaspération et d'inventivité. Cette consécration trop officielle, cet art de répondre aux commandes les plus improbables vont faire de l'ancien disciple de Mallarmé une manière de poète d'État en même temps que « le Bossuet de la Troisième République ». Ce qui s'écrit, ces années-là, de *Variété* à *Degas Danse Dessin*, est pourtant tout sauf convenu.

Le réveil n'est pas que littéraire, il est aussi vital. L'amour, longtemps refoulé, prend sur le tard une place immense. C'est en 1920 que Valéry rencontre Catherine Pozzi (« Karin »). Comme il le note dans ses *Cahiers* : « Si je me regarde historiquement je trouve deux événements formidables dans ma vie secrète. Un coup d'État en 92 et quelque chose d'immense, d'illimité, d'incommensurable en 1920. J'ai lancé la foudre sur ce que j'étais en 92. 28 ans après, elle est tombée sur moi, – de tes lèvres. » Ses relations avec Renée Vautier (« Néère »), Émilie Noulet (« My ») et Jeanne Loviton (dite Jean Voilier), un peu

moins tumultueuses, sont presque aussi importantes : les traces qu'elles ont laissées révèlent un Paul Valéry fragile et brûlant, aux antipodes de l'idée qu'on se fait généralement de lui. « Je crois concevoir comme personne ne l'a fait, le rôle extraordinaire que *l'amour absolu* peut jouer dans les créations de l'esprit. (...) *Cette alliance admirable fut ma seule ambition en ce monde* », écrit-il quelques semaines avant de se laisser mourir.

Le livre que je propose n'est pas une biographie comme j'ai pu en écrire sur Hergé et sur Jacques Derrida : après l'ouvrage monumental publié par Michel Jarrety en 2008⁵, un tel projet n'aurait pas de sens. Si abondantes qu'aient été mes lectures, si large qu'ait pu être mon accès récent aux archives et aux correspondances inédites⁶, je ne chercherai nullement à proposer un récit exhaustif et linéaire. Sauf en de rares moments de crise, une vie ne m'apparaît d'ailleurs pas comme un grand flux continu où tous les éléments viendraient se fondre et se confondre. Les turbulences du monde, les amours et les amitiés, les lectures et les travaux, les soucis d'argent et de santé suivent leur cours de façon parallèle, s'influençant certes, de manière parfois subtile et contrapuntique, mais conservant aussi une assez large autonomie⁷.

Loin du nappé de la biographie classique, mon évocation de la trajectoire valéryenne oscillera constamment entre chronologie et thématisme. Parfois, je proposerai un *tableau*, le détail d'un moment clé : le séjour à Londres de 1896, la mort de Mallarmé, l'écriture de *La Jeune Parque*, la rencontre avec Catherine Pozzi... D'autres fois, j'insisterai sur un *motif*, la continuité d'un thème : les tentatives de classement des *Cahiers*, le goût des sciences, l'engagement européen... J'évoquerai bien sûr la naissance

des principaux projets, les circonstances de leur élaboration, les aléas de leur réception. Alors que l'œuvre de Valéry est sur le point d'entrer dans le domaine public, j'aimerais donner de nouvelles raisons de s'y intéresser, et suggérer quelques chemins pour s'y aventurer. Mais c'est d'abord l'histoire d'un homme que je veux retracer dans ces pages. « Tenter de vivre » ne fut pas pour Paul Valéry que la moitié d'un vers.

Il faut s'en souvenir : même si les évocations biographiques abondent dans ses textes, l'auteur de *Degas Danse Dessin* critiqua à maintes reprises la démarche des biographes, en des termes qui méritent d'être pris au sérieux. Un fragment de *Mauvaises pensées et autres* me semble particulièrement important.

JE M'APPELLE : PERSONNE

Ceux qui portent en eux quelque chose de grand ne l'attachent pas à leur personne. Au contraire. Qu'est-ce qu'une personne ? Un nom, des besoins, des manies, des ridicules, des absences ; quelqu'un qui se mouche, qui tousse, mange, ronfle et coëtera ; un jouet des femmes, une victime du chaud et du froid ; un objet d'envie, d'antipathies, de haine ou de railleries...

Mais le biographe les guette, qui se consacre à tirer cette grandeur qui les a signalés à son regard, de cette quantité de communes petitesse et de misères inévitables et universelles. Il compte les chaussettes, les maîtresses, les niaiseries de son sujet. Il fait, en somme, précisément l'inverse de ce qu'a voulu faire toute la vitalité de celui-ci, qui s'est dépensée contre ce que la vie impose de viles ou monotones similitudes à tous les organismes, et de diversions ou d'accidents improductifs à tous les esprits. Son illusion consiste à croire que ce qu'il cherche put engendrer ou peut « expliquer » ce

que l'autre a trouvé ou produit. Mais il ne se trompe guère sur le goût du public, qui est nous tous^{8*}.

Je n'ai pas oublié les maîtresses. J'ai tenté de ne pas compter les chaussettes.

* Pour ne pas alourdir cet ouvrage, je ne donne les références des citations de Paul Valéry que lorsque cela me semble s'imposer. La plupart des textes publiés par Valéry ont été rassemblés dans les deux volumes des *Œuvres* de la « Bibliothèque de la Pléiade » (Gallimard, 1957 et 1960). Une importante anthologie des *Cahiers* a été publiée dans la même collection (Gallimard, 1973 et 1974). Les autres ouvrages et les sources manuscrites sont indiqués dans les notes.

Je fus l'enfant qu'il ennuyait de « s'amuser »

Quand naît Paul Valéry, le 30 octobre 1871, la France vient de vivre l'une des plus terribles années de son histoire.

Le 2 septembre 1870, le Second Empire s'est effondré, au lendemain du désastre de Sedan. Assiégé dès le 20 septembre par les troupes allemandes, Paris connaît une terrible famine, plusieurs mois durant, et finit par capituler. Proclamée le 18 mars 1871, la Commune de Paris tient deux mois avant d'être écrasée dans le sang. Le 10 mai, le traité de paix signé avec l'Allemagne ampute le territoire français de l'Alsace et de la Lorraine, et condamne la France à payer de lourds dommages. La Troisième République s'installe : Valéry n'en connaîtra pas d'autre.

En ce mois d'octobre 1871, Arthur Rimbaud a 17 ans : après avoir achevé « Le Bateau ivre », il s'installe à Paris et rencontre Verlaine. Stéphane Mallarmé a 29 ans ; il vient d'être nommé au lycée Fontanes (devenu le lycée Condorcet), près de la gare Saint-Lazare. Émile Zola publie *La Fortune des Rougon*, le premier volume des Rougon-Macquart. Edgar Degas peint *La Classe de danse*. Richard Wagner choisit la petite ville de Bayreuth pour faire construire le théâtre dont il rêve et fonder un festival.

Marcel Proust est né le 10 juillet 1871, quelques semaines avant Valéry. Et ces années-là naissent aussi plusieurs auteurs dont il croisera régulièrement la route : Paul Claudel (6 août 1868), André Gide (22 novembre 1869), Pierre Louÿs (10 décembre 1870).

Ambroise Paul Toussaint Jules Valéry voit le jour à Sète (qui s'écrit alors Cette), à une trentaine de kilomètres de Montpellier. Son père, Barthélemy Valéry, né à Bastia, est âgé de 46 ans ; il exerce les fonctions de vérificateur principal des douanes. Sa mère, Fanny Grassi, est originaire de Trieste et continue à parler l'italien beaucoup mieux que le français ; à la naissance de Paul, elle a déjà 40 ans.

« Du côté paternel, il ignore à peu près tout sur sa race », écrira Valéry dans l'autoportrait qu'il envoie à Pierre Louÿs, au début de leur amitié. Lorsqu'il évoquera sa famille, c'est sur la branche maternelle, la plus glorieuse, qu'il insistera, racontant volontiers que son grand-père maternel, Giulio Grassi, avait combattu dans la Jeune Garde de Napoléon, connu Fouché et peut-être Stendhal. Nommé sur le tard consul à Sète, où il s'était fixé, Giulio Grassi y meurt en 1874, quand Paul n'a que 3 ans.

Valéry dira n'avoir que très peu de souvenirs de ses premières années : « Mon enfance me semble aujourd'hui une île éloignée dans le temps. La plupart des détails sont comme dissous. » « Ce n'est pas là une condition littéraire », soulignera-t-il tardivement dans les *Cahiers*, en évoquant *À la recherche du temps perdu*. De sa petite enfance, il parlera rarement et toujours avec réticence, sauf pour ce qui touche aux images maritimes et portuaires : « Je me félicite d'être né en un point tel que mes premières

impressions aient été celles que l'on reçoit face à la mer et au milieu de l'activité des hommes. Il n'est pas de spectacle pour moi qui vaille ce que l'on voit d'une terrasse ou d'un balcon bien placé au-dessus d'un port. »

Pour le reste, les notations autobiographiques des *Cahiers* ne remontent que rarement en deçà de l'adolescence. Ce qui précède semble profondément enfoui et ne suscite aucune nostalgie. Le début de noyade dans le bassin du jardin public, relaté dans *Mélange* sous le titre « Enfance au Cygne », est un récit rapporté et non un véritable souvenir. Est-ce cet accident, survenu à l'âge de 2 ou 3 ans, qui a rendu l'enfant craintif ? Sont-ce ces parents qui l'élèvent « dans la peur nerveuse de Tout » ? Ce qui est sûr, c'est que les images qui l'ont marqué sont presque toutes liées à des angoisses. À la fin de sa vie, il se reverra petit garçon, « lové, serré dans sa chemise trop longue, au fond de son lit, et cet enfant se prenant dans ses bras, la tête sous les draps, et pleurant silencieusement sans savoir pourquoi¹ ». Paul n'a qu'un frère, Jules, de huit ans son aîné. Il ne se mêle guère aux enfants de son âge, déteste les jeux violents et fait de nombreux cauchemars. Lors d'un premier voyage à Londres, en 1878, la visite du musée Tussaud lui laisse « une impression de terreur folle ». Et d'une opérette que son père l'emmène voir, il ne garde que l'image, troublante et dégoûtante, des « touffes de poil noir » sous les bras des chanteuses.

Peu doué pour les activités physiques, Paul commence très tôt à vivre surtout par l'imagination. Il aime parler, « faire des mots », et devient rapidement un grand lecteur. « Je fus l'enfant qu'il ennuyait de "s'amuser". Et on en vient par là à s'amuser de s'ennuyer. » Si le collègue de Sète, à mi-hauteur du mont Saint-Clair, a pour lui « des

charmes sans pareil », c'est parce que les cours de récréation dominent la ville, offrant un point de vue idéal sur les mouvements du port, aux « frontières de la vie terrestre et de la mer ». Les premières années d'école sont paisibles. Les classes sont peu nombreuses et il brille sans beaucoup d'efforts : « J'étais premier sur quatre avec peu de peine. »

Au journaliste Frédéric Lefèvre, Valéry racontera en 1924 que le seul destin dont il rêvait était celui d'un officier de vaisseau. « Quand l'escadre de la Méditerranée venait mouiller en rade de mon port natal, je ne me possédais plus². » Son désir d'être marin est si intense qu'il passe des nuits sans dormir en songeant qu'il ne pourra pas le devenir. « J'ai souffert de cet amour extrême comme on souffre d'amour. Mais mon père ne voyait pas cette vocation imaginaire d'un œil favorable et d'ailleurs je ne comprenais rien aux mathématiques. » Entrer à l'École navale est donc exclu.

Il se console avec la nage, qu'il pratique avec passion, surtout pendant les étés à Gênes, chez l'une des sœurs de sa mère. Le reste du temps, il passe des heures à lire, les jambes prises dans les barreaux d'une chaise basse. Il a aimé Jules Verne. Il se passionne bientôt pour l'œuvre de Victor Hugo. *Notre-Dame de Paris* le plonge dans « l'extase gothique », et, selon ses dires, il lit *Le Rhin* plus de cent fois.

Il a 13 ans lorsqu'il écrit ses premiers vers, en 1884, sur un cahier d'écolier qui porte la mention « Collège de Cette³ ». Mais cette année-là son père, qui vient de prendre sa retraite, décide de s'installer à Montpellier. Le désir d'assurer à Paul de meilleures études n'y est sûrement pas étranger. De Sète à Montpellier, l'exil pourrait

sembler minuscule et presque insignifiant. Mais pour Paul, il s'agit d'un véritable arrachement, et l'appartement où la famille s'installe, rue de l'École-de-Droit, dans la vieille ville, lui paraît sombre et triste.

Il entre en troisième au lycée de garçons, dans l'ancien collège des Jésuites, un établissement réputé où Auguste Comte a préparé Polytechnique. La classe est nombreuse : trente-quatre élèves. Les premiers résultats de Paul sont mauvais. Bien des années plus tard, dans une lettre à Valéry Larbaud, il évoquera un moment de dépression, le premier d'une longue série : « Chute brusque dans la partie médiocre de la classe. Désillusion sur moi-même. Repli en désordre sur des positions non préparées. » Et il insistera souvent sur le sentiment de quasi-dégoût que lui ont laissé ses années de lycée : « Aucun rapport personnel avec les maîtres. Je fais quelques efforts qui me donnent de minces résultats. L'ennui prend le dessus. Je deviens un élève fort médiocre et le demeure jusqu'à la fin des études. »

Tout entier orienté vers « l'idée simple et sottise du bachot », l'enseignement qu'il reçoit ne recoupe en rien ses curiosités et la compétition lui fait horreur. « Une sorte d'instinct me faisait être à peu près sourd aux leçons de mes maîtres. J'ai eu souvent l'impression qu'ils étaient voués à me dégoûter de ce qu'ils étaient commis à m'inculquer. Le grec et le latin forcés, les mathématiques à l'état bête, me semblaient déraisonnables et impénétrables. » Paul ne brille qu'en composition française. Il lit plus que jamais, découvre Gautier, Nerval et Baudelaire. Mais il se passionne tout autant pour le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc, qu'il entreprend de recopier, et pour la *Grammaire de l'ornement* d'Owen Jones.

L'enfance s'achève d'un coup. Le lundi 14 mars 1887, Barthélemy Valéry meurt brutalement, « des suites, peut-être, d'une complication rénale », avance prudemment Michel Jarrety. Paul n'a que quinze ans et demi. Sitôt les larmes séchées, il ne sera plus question de Barthélemy Valéry, ni dans la correspondance ni dans les milliers de pages des *Cahiers*. Et beaucoup plus tard, les enfants de Paul Valéry n'entendront jamais parler de lui⁴.

Ce père restera comme une absence, un trou que seule la rencontre avec Mallarmé viendra combler, quatre ans plus tard.

Un jeune homme perdu au fond de la province

C'est au moment du décès de son père que Paul commence à se lier d'amitié avec son camarade Gustave Fourment. Ce dernier l'a vu arriver au lycée un matin, « vêtu de noir, les yeux rougis de larmes, si affligé, si abattu » qu'il a dû se mordre les lèvres pour ne pas l'imiter. À ce nouvel ami, de deux ans son aîné, Paul soumet bientôt ses tentatives poétiques.

Plusieurs années durant, Gustave Fourment sera son confident le plus proche et son correspondant le plus fidèle. Dans de longues lettres, il alterne les encouragements et les critiques sévères. Le 16 septembre 1887, il lui adresse par exemple ces remarques savoureuses : « Tu es poète, mon ami (...) ; un poète doux, aimable, qui ne vole pas bien haut, qui peut-être ne sent pas bien profond, mais qui sent cependant, qui se laisse bercer aux bruits de la nature, (...) transporter par la beauté des cathédrales gothiques, enthousiasmer par tout ce que renferme d'original et d'étrange le moyen âge, fasciner enfin par le bien, le beau, le bon¹. »

Fourment cherche à écarter le jeune Valéry de son « goût du bizarre et des fantaisies extravagantes ». Censeur impitoyable, il relève les réminiscences baudelairiennes, les

rimes éculées, les métaphores filées sans trop de cohérence par l'apprenti versificateur : « Une “candeur” qui a “l'orgueil” d'une “grandeur”, mais mon Dieu, qu'est-ce que ça peut vouloir bien dire ? Je donne ma langue à tes “chats blancs”... » Parfois heureusement, il le félicite de « la savante harmonie des vers et de l'exacte justesse des mots » et l'assure que s'il critique aussi vigoureusement certains de ses vers, c'est qu'il pense beaucoup de bien des autres.

Mais la poésie est loin d'occuper tous les loisirs de l'adolescent. S'il retourne de temps en temps à Sète pour y dessiner ou y peindre – une de ses activités favorites –, Paul commence à apprécier Montpellier : il aime particulièrement le musée Fabre, les belles terrasses du Peyrou et le jardin des plantes. Dès la fin du printemps, il prend chaque fois qu'il le peut le petit train vers Palavas-les-Flots pour nager longuement, un plaisir dont il ne se lassera jamais. Les études continuent à bien peu l'intéresser, et ce n'est que de justesse, en juillet 1887, qu'il réussit la première partie du baccalauréat. Puis ce sont de vraies vacances à Gênes chez sa tante Vittoria Cabella, l'une des sœurs de sa mère : deux mois solaires et sensuels dont il évoquera le souvenir avec nostalgie, en 1928, dans une lettre à Valéry Larbaud :

Un déjeuner léger, et à peine le café bu, – à l'eau ! Trois ou quatre heures d'eau chaude profonde, entre les rochers, jeunes gens et jeunes filles. On montait sur la roche, on se rejetait à la mer, indéfiniment. Ensuite, on se rajustait dans une sorte de cave marine à demi ténébreuse, encombrée de voiles et d'avirons. Ces impressions de soleil familial et d'eau mordante, de vie consumée à demi nu, de temps ardemment

perdu... longtemps sont demeurées en moi à l'état de ressource et d'idéal².

En classe de philosophie, Paul reste l'élève à peine moyen qu'il était les années précédentes. Pour lui, l'essentiel est ailleurs. Dans un petit carnet noir, il recopie, plutôt que les morceaux philosophiques initialement prévus, les textes qu'il préfère : les rares poèmes de Mallarmé qu'il a réussi à se procurer, de nombreux sonnets de Heredia, « Le Bateau ivre » de Rimbaud. Vers la fin du carnet, il résume « La Genèse d'un poème » d'Edgar Allan Poe qui, jusqu'à la fin de sa vie, restera sa référence fondamentale en matière de théorie littéraire.

Après le baccalauréat, obtenu sans trop de gloire, il commence des études de droit, « faute de mieux, comme tant d'autres, et aussi pour suivre l'exemple » que lui a donné son frère Jules. Docteur en droit, ce dernier a ouvert un cabinet d'avocat au sein de l'appartement familial ; c'est le début d'une belle carrière de juriste. Mais pour Paul, qui ne se sent aucune vocation, « aucune ambition que négative », le droit est d'abord une manière de rassurer sa mère, et son frère qui joue le rôle de subrogé-tuteur depuis la mort de son père. Du reste, la vie d'étudiant est fort douce. S'il fréquente assidûment la bibliothèque de Montpellier, il aime surtout converser pendant des heures dans les beaux jardins et les cafés. Et il continue à écrire, avec une exigence qui s'est accrue.

Observant avec dédain « tous ces professeurs, magistrats, généraux » qui se croisent et se saluent à grands coups de chapeau dans les rues et jardins de la ville, le jeune Valéry considère la métaphysique comme une « niaiserie », la science comme « une puissance trop spéciale »

et l'activité pratique comme une « déchéance ». Convaincu que l'art est « à peu près la seule chose solide », il est d'autant plus persuadé d'être « l'élus » – pour reprendre le mot de Sartre dans son *Mallarmé* – qu'il se sent malheureux, privé d'horizon et dénué de goût pour le quotidien.

Un jour de 1889, Jules découvre sur la table de son frère un poème intitulé « Rêve ». Sans prendre la peine de consulter Paul, il l'envoie à la *Petite revue maritime* de Marseille qui le publie quelques mois plus tard. Sur le moment, le jeune poète semble flatté : « Aujourd'hui 16 août 89 je reçois la *Petite revue* de Marseille où pour la 1^{ère} fois mon "Rêve" est imprimé. » Mais à la fin de sa vie, il se souviendra plutôt de la confusion qui fut la sienne : « Mon nom imprimé me causa une impression semblable à celle que l'on a dans les rêves où l'on crève de honte de se trouver tout nu dans un salon. »

Ce même été 1889, la lecture d'*À Rebours* de Joris-Karl Huysmans est un choc considérable. En plus de l'histoire de Des Esseintes, antihéros mélancolique et décadent, Valéry découvre dans ce roman des fragments inconnus de Verlaine et de Villiers de L'Isle-Adam, et plusieurs nouveaux poèmes de Mallarmé. Il y trouve surtout l'expression la plus parfaite de son propre sentiment d'exil. *À Rebours* devient sa bible et son livre de chevet. Ainsi qu'il l'explique à son camarade Albert Dugrip : « Rien n'a été écrit de plus fort ces derniers vingt ans. C'est un des rares ouvrages qui créent un style, un type, presque un art nouveau. Des Esseintes est assez dépravé dans ses sens et assez mystique pour me séduire, et j'envie son long repos dans les raffinements solitaires et dans les prestiges de l'esprit. »

Est-ce Huysmans qui lui a donné de l'assurance ? Cette fois en tout cas, Valéry se sent suffisamment solide pour envoyer un poème à Karl Boès, le directeur de la revue *Le Courrier libre*, l'assortissant d'une juvénile profession de foi :

Monsieur,

Voici quelques vers commis en province par un provincial loin du grand brasier de Paris.

J'ignore quel est le vent qui souffle là-haut, si les jeunes sont symbolistes, analystes ou néo-chrétiens et je n'ai pas cherché à satisfaire un programme d'école. Je suis partisan d'un poème court et concentré, une brève évocation close par un vers sonore et plein. Je chéris, en poésie comme en prose, les théories si profondes et si perfidement savantes d'Edgar Poe, je crois à la toute-puissance du rythme et surtout de l'épithète suggestive. Je préfère Mallarmé à Verlaine et Joris-Karl à tous les autres. Et quand je fais des vers c'est ma fantaisie que je suis.

Je vous suis reconnaissant d'avance si vous m'insérez.

Dans son numéro d'octobre 1889, Boès publie le poème « Élévation de la lune », le mois suivant « Marche impériale ». La revue disparaît juste après, trop tôt pour publier les quelques notes « Sur la technique littéraire », très inspirées de Poe, que le jeune homme vient de lui adresser.

Les pesanteurs du réel se rappellent brutalement à lui. Le 15 novembre, Valéry interrompt ses études de droit pour revêtir l'uniforme. Tout comme Marcel Proust, son exact contemporain, Paul s'est hâté de s'engager comme « conditionnel » avant que la nouvelle loi entre en application ; il risquait, sinon, un service militaire de trois ans plutôt qu'un seul. Soldat à la 1^{re} compagnie du 122^e régiment d'infanterie, « le très jeune et très frêle volontaire »

subit difficilement les duretés de la discipline et de l'entraînement physique. L'armée, expliquera-t-il un peu plus tard, est « la première des choses médiocres, vitales, où l'on est contraint de tremper longtemps – c'est à y pleurer de rage et d'ennui ».

La lecture et l'écriture l'aident seules à résister. Il le notera, en 1927, dans une brève notice autobiographique : « Le dimanche, je m'enfermais chez moi et pour réagir contre la stupidité de la semaine, je faisais des vers. » Il s'agissait de s'inventer une vie seconde capable, pendant quelques heures, de masquer « l'assommante réalité ».

Je suis de ceux pour qui le livre est saint

L'événement capital survient en mai 1890. Ses circonstances sont bien connues. L'université de Montpellier célèbre en grande pompe son sixième centenaire. Les étudiants qui sont sous les drapeaux reçoivent une permission pour prendre part aux festivités. Celles-ci s'achèvent le 26 mai par un banquet à Palavas que Paul Valéry évoquera en détail bien des années plus tard.

Sur le bord de la mer, avant l'heure de ce festin suprême, je me vois au milieu d'un groupe d'étudiants de Lausanne. (...) Quelqu'un, qui n'était ni blond ni Suisse, s'assit auprès de moi. Le destin avait pris les traits de ce voisin délicieux. Nous échangeâmes quelques mots. Il venait de Paris. Un album que j'avais posé sur la table nous jeta dans les arts. Des noms sacrés et peu connus encore furent murmurés entre nous. Nous fûmes bientôt hors de nous-mêmes. (...) Les esprits n'ont besoin que de cinq ou six minutes pour se transmettre tout entiers. Elles étaient presque écoulées. Nos amis suisses nous rappelaient. Nous nous perdîmes dans les douze cents convives du banquet. Je rentrai avant l'aube à Montpellier pour revêtir ma tunique à collet jaune. En vidant mes poches, je trouvai une carte de visite qui portait le nom : PIERRE LOUIS.

L'Y et son tréma n'y figuraient pas encore.

Quant à Louÿs, avant de rentrer à Paris, il fait allusion à cette rencontre dans une lettre à son frère Georges : « J'ai découvert par hasard à Montpellier un petit étudiant qui avait complètement passé inaperçu près de moi pendant toutes les fêtes et dont je n'ai remarqué que par hasard les yeux, des yeux qui parlent comme ceux de Gide. Il s'appelle Paul Valéry ; il m'a dit sur *La Tentation de saint Antoine*, sur Huysmans, sur Verlaine, les choses les plus étonnantes en me suppliant de lui écrire, tant il était triste de ne trouver personne à qui parler. »

Jamais on ne soulignera suffisamment l'importance de cette rencontre. Trop de critiques ont eu tendance à la minimiser au profit de l'amitié avec Gide, malgré les déclarations très claires du principal intéressé qui évoqua toujours la rencontre avec Pierre Louÿs comme une circonstance capitale de sa vie. « Un hasard d'entre les hasards me le fit connaître, et cette vie fut toute changée. (...) Sa conséquence fut pour moi d'être presque aussitôt contraint à écrire. Mon nouvel ami exigeait que je me fisse un devoir, et comme une pratique vertueuse, de ce plaisir que j'avais pris quelquefois sans le pousser jusqu'à la peine. »

Peu de jours après cette première conversation, débute une correspondance exaltée, l'une des plus belles jamais échangée par deux écrivains¹. Les deux jeunes gens partagent leurs admirations et leurs théories littéraires, se confortant dans leur foi symboliste et décadente. Pour le soldat triste qu'est Valéry, ces lettres prennent une importance décisive. À l'autre bout de la France, dans ce Paris qu'il ne peut encore que fantasmer, il vient de se découvrir un frère : « Ainsi vous êtes aussi, vous, un réfugié dans son Rêve, un reclus dans son cerveau, un amoureux du pays divin. N'importe où hors du monde ! N'est-ce pas

qu'il n'y a rien en dehors de la pensée, en dehors des constructions magiques de l'esprit ; et qu'il ne faut pas désirer autre chose que le spasme intellectuel. »

Dans cette lettre du 2 juin 1890, Valéry expose sa préférence pour une poésie courte écrite « par un songeur qui serait en même temps un judicieux architecte, un sagace algébriste, un calculateur infailible de l'effet à produire ». Il fait part à Pierre Louÿs de ses admirations : si *À Rebours* reste sa bible, il aime aussi Baudelaire, « certains volumes de Verlaine, certains sonnets du splendide Heredia, Mallarmé l'enchanteur ». Mais l'auteur « véritablement prodigieux » est pour lui Edgar Poe, « le grand génie de l'Intuition et de l'Esthétique savante ».

Dans l'enveloppe, il glisse deux poèmes, afin, dit-il, d'engager Louÿs à lui adresser les siens. Ce dernier se montre moins chiche de compliments que ne l'était Gustave Fourment : « Si vous croyez, mon cher ami, que des vers comme les vôtres m'engagent à vous montrer les miens ! Mais je n'ai rien, moi, que des essais, des tâtonnements, des ébauches. (...) Vous êtes renversant. Non seulement vous avez des théories mais vous pouvez déjà les appliquer. Quel âge avez-vous donc ? »

Valéry n'a encore que 18 ans ; et Louÿs à peine un an de plus. Dans son journal, il se montre tout aussi admiratif, fier de celui qu'il a découvert. Rentrant d'un banquet donné en l'honneur de Léon Dierx où il a côtoyé la plupart des poètes en vue de l'époque, il ne craint pas de noter : « J'ai reçu ce matin la cinquième ou sixième lettre de Valéry avec un magnifique sonnet : "le Jeune Prêtre". Quel talent il a celui-là : c'est un vrai. S'il continue, il arrivera plus loin qu'aucun de ceux que j'ai vus aujourd'hui. »

Dès le 4 juin, Louÿs recommande chaleureusement Valéry à André Gide, son ancien condisciple de l'école Alsacienne. Et dix jours plus tard, il insiste : « Retiens bien le nom de Valéry (...). C'est un vrai celui-là. » Gide, qui n'a pas encore rencontré le jeune Montpelliérain, s'agace de voir Louÿs lui en faire l'éloge de manière si exaltée : « De quel droit cet inconnu hier encore s'insinuerait-il dans notre amitié pour la faire moins étroite après que si longuement tissée² ? »

Pendant ce temps, dans les lettres qu'il lui envoie presque chaque jour, Valéry assaille son nouvel ami de questions et de prières. L'une de ses grandes préoccupations est de savoir ce qui se fait dans la lointaine capitale : « Parlez-moi de Paris, de ceux que vous voyez, de Verlaine et de Mallarmé, l'artiste impeccable et secret, des jeunes enfin qui vous entourent... » Par chance, Pierre Louÿs est justement, pendant cet été 1890, en train de s'introduire dans les cercles symbolistes : il rend visite à Verlaine à l'hôpital, rencontre Régnier, Moréas, Barbey d'Aurevilly – et surtout Mallarmé, dont il communique à son correspondant plusieurs fragments introuvables.

La confiance de Louÿs en Valéry paraît illimitée et il ne ménage pas ses efforts pour encourager et soutenir son lointain ami. Les trois sonnets que Valéry lui a récemment envoyés contiennent, assure-t-il, les plus beaux vers inédits qu'il ait jamais lus. Après ces compliments répétés, le petit provincial commence à s'enhardir. Comme Louÿs vient de lui offrir le numéro de la *Revue d'aujourd'hui* où il publie ses premiers vers, Valéry lui adresse cette requête : « Oserais-je vous demander de faire passer quelques-uns de mes essais – à votre choix – dans ce recueil à couverture sanglante – *si dignus sum intrare* ? »

Mais les revues sont éphémères et la *Revue d'aujourd'hui* de Darzens disparaît, comme quelques mois plus tôt *Le Courrier libre* de Karl Boès. Valéry est d'autant plus déçu que Louÿs, qui effectue une curieuse retraite à la Grande-Chartreuse, l'a laissé un moment sans nouvelles. Dégout de la caserne, tristesse de la province, ennui d'être éloigné de ce qui lui importe : Valéry fait entendre pour la première fois un air que l'on connaîtra bientôt par cœur : « La littérature commence à m'agacer, j'entends par littérature la cuisine gargotière des rimailleurs (...) et tout ce qui bafouille sur le style, le rythme, l'art, etc., etc. Vous voyez que je suis bien bas ! Oh ! retrempez-moi un peu. »

Louÿs s'y emploie activement, dès son retour à Paris. Il envoie à Valéry des poèmes de Mallarmé qu'il recherchait depuis longtemps et des renseignements sur la vie littéraire de la capitale. Il l'incite aussi à publier un premier recueil en même temps que le sien : « Quand m'envoyez-vous le manuscrit complet ? J'aime votre titre : *Chorus mysticus*. C'est parfait ! Voulez-vous in-12 ? in-8° raisin ? in-8° carré ? in 4° ? (...) Dès que vous me ferez signe j'irai chez Lemerre ou chez Bailly avec votre manuscrit sous le bras et un mot de Darzens à la main. »

Valéry refuse le 22 septembre, avec un mélange caractéristique d'appréhension et de coquetterie :

Eh quoi ? Que dites-vous là ? Vous m'effrayez ! moi ! mais je ne suis qu'un maladroit écolier ! Avant-hier encore j'ânonnais des dissertations, je comparais Phèdre et La Fontaine ! Hier j'apprenais encore comme un enfant à marcher, sur la place d'exercice, et ce soir, sur une couverture jaune ou verte, mon nom à moi, mon inconnu, mon obscur nom s'étale ! Oui, mon ami, j'ai eu la sensation d'un gouffre ouvert sous mes pas, le gouffre de la publicité, sans doute du ridicule.

Hélas ! Quelle peur vous m'avez faite ! Eh bien ! non, je ne paraîtrai pas en novembre.

À lire la correspondance avec Gustave Fourment, pourtant, il est clair que Valéry fut tout près de céder à l'invitation de son nouvel ami. Le 26 septembre, il écrit à Fourment dans un mélange de mystère et de fierté qu'il a failli, peu de jours auparavant, se passer dans sa vie « quelque chose d'énorme ». Le ton de sa lettre suivante à Pierre Louÿs est d'ailleurs assez différent, comme s'il regrettrait d'avoir trop vite refusé son offre. Désormais, Valéry voudrait laisser Louÿs prendre seul les décisions concernant sa jeune carrière : « Maintenant laissez-moi vous dire que désormais je m'en remets à vous : *In manus tuas, Domine, commendo animam meam.* (...) Prenez mes vers et agissez à votre guise ; sachez que je ne désapprouverai rien. Vous êtes l'ami, l'ami lumineux et qu'il faut suivre et qui est nécessaire à l'être hésitant, ignorant que je suis. »

Plus importante encore, une nouvelle étape ne tarde pas. Louÿs, qui est devenu l'un des familiers des « Mardis » de la rue de Rome, montre à Stéphane Mallarmé le sonnet de Valéry qu'il préfère, « Pour la nuit ». Sitôt après, il communique au jeune auteur le verdict du maître : « Mon ami, vous êtes sacré. (...) Il l'a lu avec lenteur, relu, mesuré, et a dit tout bas : "Ah ! C'est très bien." Et comme je le faisais parler, il a repris : "C'est un poète, il n'y a pas l'ombre d'un doute." Puis, se parlant à lui-même : "Grande subtilité musicale." »

Mallarmé demande à lire d'autres textes, et le généreux Louÿs conseille à son ami de les envoyer directement. Valéry prend sa plus belle plume pour écrire à l'auteur d'*Hérodiade*, ajoutant deux poèmes à sa lettre. La réponse

que Mallarmé lui envoie, le 25 octobre 1890, Valéry sera capable de la réciter jusqu'à la fin de sa vie :

Mon cher poète,

Le don de subtile analogie, avec la musique adéquate, vous possédez cela, certainement, qui est tout. Je l'avais dit à M. Louÿs ; et le redis, devant vos deux brefs et riches poèmes. Quant à des conseils, seule en donne la solitude et je vous l'envie, en me rappelant des heures de province et de jeunesse, par là-bas de votre côté ; que je ne retrouverai plus.

Votre main, courage.

Stéphane Mallarmé.

Après un tel encouragement, on l'imagine, Valéry reprend goût à la poésie. D'autant que la fin du service militaire approche ; il sera libéré le 14 novembre. Juste avant cette échéance, il formule dans une lettre à Pierre Louÿs cette prière bien significative de ses préoccupations d'alors : « Mon Dieu ! Faites-moi la grâce de me conduire à Paris, de conserver en moi le culte de ce qui est au-dessus et de me donner parfois comme aumône quelques subtils et sonores vers à édifier. Ainsi soit-il. »

En attendant cet heureux jour – cependant que Valéry se morfond à nouveau dans « les grises salles de cours où coule tristement l'éloquence juridique » –, Louÿs continue de se démener pour le petit provincial. Il montre ses poèmes à Henri de Régnier, le pousse à écrire à José Maria de Heredia, et surtout il lui annonce la venue prochaine à Montpellier de son compagnon le plus cher, André Gide : « Je vous le recommande bien que ce soit inutile. Mais ne me délaissez pas trop pour lui ! Ce sera pour vous, je le devine, un des “quelques amis”, le n° 3. »

D'emblée, Valéry est conquis par ce jeune homme qui, au jardin des plantes, assis sur la tombe de Narcissa (la belle-fille d'Edward Young, le poète des *Nuits*), lui donne lecture des premières pages des *Cahiers d'André Walter*. Gide immortalisera ce moment, dans un passage des *Nourritures terrestres* : « Je me souviens qu'avec Ambroise, un soir, comme aux jardins d'Académus, nous nous assîmes sur une tombe ancienne, qui est tout entourée de cyprès ; et nous causions lentement en mâchant des pétales de roses³. »

Le 19 décembre, non sans naïveté, Valéry communique son emballement à Louÿs : « Je suis, mon cher, dans l'extase et le ravissement de votre ami Gide : quel exquis et rare esprit, quel enthousiaste des belles rimes et des pures idées ! » De son côté, le 26 janvier 1891, Gide se propose de faire mieux connaître à Valéry l'œuvre de Mallarmé pour laquelle il vient de se prendre de passion. Il offre à son nouvel ami de copier à son intention des morceaux qu'il ne connaît pas encore. Pour Valéry, qui n'a lu que « L'Après-midi d'un faune » et quelques poèmes dispersés, « c'est un coin du ciel qui s'ouvre ». Louÿs, Gide, Mallarmé : en quelques mois, sa situation s'est modifiée du tout au tout. Sans avoir quitté Montpellier, il a fait son entrée dans la vie littéraire parisienne.

La fondation de la revue *La Conque*, à laquelle Pierre Louÿs songeait depuis un moment, représente un nouveau tournant. Valéry se désole de ne pouvoir contribuer au financement du projet, mais écrit dans la hâte le « pré-lude » que Louÿs lui demande. Le premier numéro paraît le 15 mars 1891. « Narcisse parle » y figure en bonne place.

Au verso de la couverture, on peut lire : « *La Conque*, anthologie des plus jeunes poètes, n'aura que douze livraisons : tirées chacune à cent exemplaires numérotés sur papier de luxe... Elle ne sera jamais ni continuée ni réimprimée... Chaque livraison de *La Conque* sera précédée d'un FRONTISPICE en vers, inédit, signé d'un des poètes les plus justement admirés de ce temps. » Les noms de Leconte de Lisle, Heredia, Mallarmé, Verlaine, Moréas et Maeterlinck contribueront indéniablement à attirer l'attention des lettrés sur l'élégante petite revue de huit pages, à la couverture jaune. Mais le vrai but est de faire découvrir de nouveaux auteurs.

De plus en plus, Valéry s'en remet à Louÿs, « notre magique Directeur, et pour moi aussi *directeur spirituel* », écrit-il à Gide. En lisant ses lettres de l'époque, on ne peut qu'être frappé par son besoin d'être pris en charge, d'abandonner à un autre la responsabilité de ses actes. Le moindre silence de son ami l'effraie, la moindre réserve le fait douter de son talent. Pourtant, quelle que soit son agitation, Louÿs ne néglige nullement son ami. Juste après la sortie du premier numéro, il recommande à ses proches de lire de près « Narcisse parle » et de retenir le nom de son auteur : « Valéry est, de tous les auteurs de *La Conque*, celui en qui j'espère le plus. »

Si distant du monde littéraire que se veuille le jeune provincial, il n'en est pas moins troublé par l'article que le respectable *Journal des débats* consacre aux « très jeunes poètes », le 7 avril. L'auteur cite plusieurs « jolis vers » du poème de Valéry, se demandant si « ce Narcisse qui parle et qui pleure » n'est pas « de l'Ovide mélangé avec du Verlaine, c'est-à-dire du paganisme un peu défraîchi, nuancé de mysticisme un peu étrange ». Une analyse qui n'est pas

N° d'édition : L.01EHBN000432.N001
Dépôt légal : avril 2014